

Lettre d'un Poilu d'Ecommoy, lue par six collégiens d'Alfred de Musset, lors de la cérémonie du 90ème anniversaire du 11 novembre 1918 :

1er collégien : Vers le 22 août 1916, notre régiment comme tant d'autres, était désigné pour aller prendre position en ligne dans le village de Fleury.

2ème : Arrivés à Verdun, les soldats sont partis au front avec ordre de laisser leur sac et de ne prendre que les armes et la musette. Les quelques soldats rencontrés la nuit pendant la relève, avant d'arriver à ce qu'on appelait « la poudrière », c'est-à-dire un grand abri sous la colline avant Fleury, nous ont dit à voix basse : « Si vous arrivez avec la moitié de vos effectifs en première ligne, vous aurez de la chance ». Ces paroles n'étaient pas dites pour saper le moral des soldats, mais c'était à peu près la vérité et tous les hommes le savaient.

3ème : Après quelques heures de marche sous les obus, enfin l'ordre arriva : « Halte »! Tout le monde s'arrête et le sous-officier qui commandait la section, c'est-à-dire une quarantaine d'hommes, place ceux-ci dans des trous d'obus, car il n'y avait pas de tranchées, et la première ligne s'est formée ainsi. Où se trouvaient ceux qui auparavant tenaient la soit-disant ligne ? Personne ne les a vus en arrivant. Étaient-ils tous morts ? Ou peut-être blessés ou évacués ? De nombreux cadavres gisaient dans les trous.

4ème : J'étais dans un trou avec un camarade. On communiquait de trou à trou à voix basse et sans en sortir car l'aviation adverse cherchait à situer notre première ligne.

5ème : Le 2ème jour, on désigne les hommes pour la corvée de soupe : ils ne sont jamais revenus. De toute façon, on avait pas faim ; l'odeur de poudre des obus qui éclataient, mélangée à l'odeur des cadavres qui se décomposaient dans les trous, nous enlevait toute idée de manger.

6ème : Le 3ème jour un peu de ravitaillement est arrivé, on ne sait trop comment. La nuit comme le jour, le bombardement continuait. Vers midi, un obus de très gros calibre est tombé dans le trou situé devant nous. Quelle providence, il n'a pas éclaté, mais en s'enfonçant dans la terre par son poids et sa vitesse, il nous a soulevés de cinquante centimètres. Mon pauvre camarade a eu peur, il a voulu changer de trou ; il avait à peine fait deux mètres qu'un éclat d'un obus qui avait explosé sur la colline derrière nous, lui a fracassé la tête. Je me retrouvai seul, mes camarades étaient dans des trous parallèles au mien, et pas plus à l'abri que moi.

1er : Trois, quatre, cinq jours ainsi dans l'attente d'une attaque de l'adversaire ou d'un ordre de nos supérieurs. C'était intenable : l'incertitude, la soif, le besoin de dormir et il ne fallait pas dormir ! A peine si, dans la journée, au fond du trou, recroquevillés les uns auprès des autres, on somnolait. Ce qui nous manquait surtout, c'était la boisson. Un après-midi, il est tombé une grosse averse. Tout le monde, la nuit, a rempli son bidon d'une eau argileuse, saumâtre, mais c'était de l'eau et on avait soif.

2ème : Cinquième ou sixième journée, je ne sais plus : après une matinée assez calme, quatre ou cinq obus de très gros calibre sont tombés dans le ravin à quelques trente mètres de nous. Nous ignorions à ce moment-là où se trouvait notre section de réserve, en cas d'attaque de l'ennemi. Nous apprîmes ensuite que cette section avait découvert une entrée de cave dans le débris de pierres qui avait été autrefois le village de Fleury, et s'était servi de cet abri. Un de ses obus de gros calibre est tombé sur cet abri et quarante Français, les seuls soldats que nous avions en réserve en cas d'attaque ont été mis hors de combat. Combien de morts ? Combien de blessés ? Je ne l'ai jamais su, mais j'affirme que tout cela diminuait notre moral.

3ème : Un après-midi, je ne sais pas qui a donné l'ordre, mais on a cru à une attaque ennemie car le bombardement était plus fort et par rafales. Ce mot : « En avant » est passé de bouche à oreille venant de la gauche. Ceux qui restaient sont sortis de leur trou, et j'étais du nombre. On est parti en avant en tirant. Nous sommes ainsi arrivés à hauteur du plateau devant Fleury et on s'est arrêté. Avions-nous fait cent ou deux cent mètres tout au plus, on ne pouvait pas aller plus loin, les mitrailleuses de l'ennemi balayant le terrain. A ma gauche, un soldat a voulu jeter un regard devant lui en levant la tête : une balle lui a traversé le cou, lui coupant l'artère carotide. Le sang a giclé à deux mètres ; il était mort. En fouillant ses vêtements pour l'identifier, nous avons trouvé sur lui un ordre lui enjoignant de rentrer aux États-Unis, car il était recruté dans l'armée d'Amérique comme interprète.

4ème : Nous avons appris par la suite que ce courageux soldat s'était engagé dans l'armée française, étant lui-même d'origine française. Dans la vie civile il exerçait le métier de cuisinier ; c'était peut-être un des tous premiers soldats américains tombés en France, avant l'entrée officielle en 1917 des États-Unis dans cette guerre.

5ème : Ces derniers jours du mois d'août ou de début septembre (on avait perdu la notion du temps), on avait toujours soif. Un soir que je montais la garde, pendant que mes camarades se reposaient, j'ai entendu un bruit qui faisait « tac, tac » à intervalles réguliers. J'ai prêté l'oreille davantage car je croyais que c'étaient des Allemands qui creusaient une sape pour y placer une mine. A mon tour j'ai pris une pelle de tranchée et j'ai creusé. A environ un mètre de profondeur, j'ai rencontré un tuyau de plomb d'où l'eau s'échappait goutte à goutte. Quelle aubaine ! Cette eau pure et claire, depuis une semaine nous la désirions et à nos yeux elle avait une très très grande valeur. Nous avons pu ainsi satisfaire notre ardente soif, et même en mettre en réserve dans nos bidons.

6ème : Encore quelques jours de ligne et ce fut la relève de ces hommes qu'on appelait « les soldats de Verdun ».

Témoignage d'un ancien Poilu, ayant vécu à Ecommoy, M. Laffont
Trois blessures dont 2 à Verdun,
Trois citations, Médaillé militaire pour faits de guerre , et
Chevalier de la Légion d'honneur à titre militaire.